

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

SHELL
SHOCK

MEURTRES
AU CENTRAL GUTENBERG

MICHAËLA WATTEAUX

SHELL SHOCK

**MEURTRES
AU CENTRAL GUTENBERG**



*Cette histoire s'inspire de faits réels dans
le Paris des Années folles où tout était bon
pour oublier l'horreur de la Grande Guerre.*

© Hachette Livre, 2025.

© À vue d'œil, 2025,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0802-9

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*En hommage à Joséphine Baker,
sans qui je ne serais pas de ce monde.*

SHELL SHOCK OU OBUSITE

Stress posttraumatique apparu chez certains soldats de la Première Guerre mondiale atteints par l'onde de choc d'un obus, d'une bombe ou d'une mine. Ensevelis sous les retombées d'une explosion, les uns furent retrouvés sourds, muets ou aveugles, d'autres pliés en deux ou en position foetale, alors que l'examen clinique ne montrait aucune lésion.

1

Septembre 1917

Hôpital militaire de Fort Salins, Jura

Je suis déjà mort une fois.

Je me souviens des obus qui pleuvent, des hurlements des camarades pour se donner du courage et des rats gros comme des lièvres qui cavalent parmi les cadavres. Je me souviens de l'argile qui glisse sous mes godillots, de mes doigts fouillant la paroi qui s'effrite, je serre les dents.

L'odeur de caoutchouc rance me colle au visage, mes mains brûlent, je ne sens plus rien. Je veux échapper à l'enfer. Je dérape et tombe dans le cratère rempli d'eau saumâtre au milieu de l'amoncellement des formes humaines. À côté de moi, un homme se redresse les yeux hagards, une plaie noire, béante, troue son uniforme, il a le bras

arraché. De l'autre main, il tient un revolver qu'il brandit en direction de l'ennemi :

— À l'assaut !

Les mitrailleuses se rapprochent, elles font gicler la boue en pustules serrées qui crèvent et renaissent sans cesse. Le sol se met à trembler, des secousses de plus en plus fortes se succèdent, un énorme bloc de terre cède et m'engloutit au milieu des pierres qui pleuvent, des éclairs de bombes trouent le ventre du ciel.

Je rampe dans le cloaque puant pour échapper aux éclats des projectiles. La glaise englue mes paupières. Je ne vois plus rien. Je suffoque. Vient la douleur intense, cuisante, dans mes poumons. L'air me manque, je ne peux plus respirer. Tout s'arrête.

Maintenant, je flotte entre terre et ciel.

De minuscules grains de poussière tourbillonnent dans la lumière matinale et scintillent devant les murs granitiques du dispensaire. Des silhouettes blanches s'agitent autour de moi dans un ballet d'ombres mal-faisantes. Bientôt, ce sera mon tour, je vais

mourir une seconde fois. Je voudrais crier, mais pour le moment ce n'est pas moi qui hurle, c'est le type accroupi, là-bas dans la cage.

— Espèce de cochon, espèce de lâche, qu'est-ce que t'attends pour te redresser ? gueule la blouse blanche.

De loin, j'aperçois un homme qui serre les dents. À chaque choc électrique, il tressaille, la douleur le désarticule, il ne veut pas montrer sa peur. Il tient bon, s'agrippe aux barreaux de bois, il est nu. Il est soldat ou l'a été, il ne sait plus, son cerveau lui joue de drôles de tours depuis qu'il a été gazé dans les tranchées de la Meuse, et est resté enseveli dans un trou d'obus avec les corps morts de ses camarades. Assis en retrait, le médecin-chef ordonne d'ouvrir la lucarne, de déplacer les électrodes fixées au bas du dos vers le scrotum, puis fait signe à l'infirmier d'augmenter la puissance du voltmètre :

— Quatre-vingt mille ampères, énonce-t-il.

Dans la cage, le prisonnier crève de peur, il se recroqueville comme il peut, serre les

cuisses. Gueule sous la violence du courant. Secoue les barreaux, veut les arracher quand survient une nouvelle décharge. Son cri se transforme en un long gémissement :

— Je jure, je suis pas un simulateur. Arrêtez, je vous en supplie. Arrêtez !

Sa voix se perd dans les grésillements du compteur qui affiche cent mille ampères. Nouveau signe. L'infirmier abaisse la manette et l'engueule :

— Tiens-toi droit, sale fiotte ! Salaud, traître ! Debout.

L'homme n'est plus qu'une boule de nerfs, ses muscles tendus le font ressembler à un écorché vif. Les secondes sont longues comme l'enfer. Vient la délivrance, sa vessie se vide, il se détend et s'affaisse comme une chiffre molle dans sa prison.

— Tu te bouges ou t'es pas un homme, vocifère l'infirmier.

Il brandit une canne avec une pointe de métal à travers les barreaux et pique les côtes de l'homme pour le faire réagir.

Celui-ci reste immobile.

— Sortez-le, on n'en tirera rien, dit le médecin. Au prochain !

À l'entrée de la galerie transformée en salle de soins, des soldats en rang attendent leur tour. Certains sont courbés, pliés en deux sur leurs béquilles ou leur canne, d'autres sont agités par des tics convulsifs et des tremblements incessants. On lit l'effroi dans leurs yeux. D'autres encore paraissent frappés de stupeur.

Je suis l'un d'eux.

Dans un réflexe pavlovien, je tente de me redresser, de me tenir droit, d'esquisser un pas comme le début maladroit d'une danse de Saint-Guy. On ressemble tous à des fous, à des possédés.

Derrière moi, j'entends des prières et des incantations, deux patients gesticulent et supplient les blouses blanches de leur éviter le traitement faradique, ou le « torpillage » comme aime à le rappeler le sinistre médecin-chef du fort. Devant moi, un jeune homme à l'allure androgyne s'appuie sur ses béquilles. Il a une gueule d'ange malgré sa nuque rasée

et m'adresse un sourire confiant. Il vient d'avoir dix-neuf ans. Il s'appelle Guillaume, il m'a sauvé la vie, plus exactement il m'a ramené à la vie et je l'aime à la folie.

C'est lui le prochain patient. Il s'avance, la démarche chavirante vers l'infirmier qui lève les yeux :

– Ton matricule ?

– 912367.

– Tes nom, prénoms, date de naissance, ton recrutement, dans quelles circonstances as-tu été blessé ? demande l'infirmier.

Septembre 1925

**Central Gutenberg, 46, rue du Louvre,
Paris**

Une salle immense comme la nef d'une cathédrale. Avec ses dix mille abonnés, le central Gutenberg est le plus grand central téléphonique parisien et le plus performant. Celle qui pénètre dans ce lieu saint de la technique ne voit que des dos sagement alignés. En arrière, plantée sur un bureau surélevé, la surveillante trône, chignon gris, robe sévère et manches de lustrine. Il y en a une pour dix dos. Les dos n'ont pas le droit de présenter leur figure sans son autorisation... Elle distribue les bons et les mauvais points.

« J'écoute, j'écoute... », il faut parler plus fort que sa voisine pour se faire entendre,

car nous sommes plus de quatre-vingts à écouter et à répondre.

À chaque clignotement des lampes sur le tableau mural aux allures de gruyère troué, des centaines de doigts agrippent frénétiquement les fiches pour les encocher dans les jacks. Je viens de me faire embaucher comme téléphoniste et j'assiste à mon premier concours d'efficacité¹. Ce sera le début de mon article, écrit mentalement Jeanne. Tatiana, une grande belle fille rousse et efficace, se penche et veut lui venir en aide. Jeanne se tourne vers elle :

— Laisse tomber, tu vas perdre ta prime !

Tatiana hausse les épaules, en rigolant de sa voix gouailleuse :

— Cent cinquante francs ! Ces concours d'efficacité, c'est un attrape-couillon de plus pour augmenter le rendement !

Jeanne poursuit son article dans sa tête :

1. En réalité, ces mots sont de Madeleine Campana : Jacques Jaubert, *La Demoiselle du Téléphone*, Paris, Jean-Pierre Delarge, 1976.